

Ferdinand M. - Écologie politique et pensées postcoloniales : Tentatives du « postcolonial ecocriticism ».

Malcom Ferdinand
Doctorant en Philosophie Politique
LCSP Université Paris Diderot

Depuis la fin de la 2nd guerre mondiale, de nombreuses sociétés issues principalement des anciens empires coloniaux européens sont apparues sur la scène du monde en tant qu'États indépendants. Ces divers processus de décolonisation ont entraîné une reconfiguration géopolitique du monde et ont confronté ces sociétés à la complexe tâche d'ériger des États et des institutions pérennes à la suite des expériences de dominations coloniales. Aux prises avec ces héritages de « situations coloniales »⁴⁶², ces sociétés doivent également faire face aux exigences tant locales que globales de gestion écologique de l'environnement. Celles-ci de par leurs spécificités historiques appellent-elles à développer des manières spécifiques de penser l'écologie politique ou au contraire, l'écologie politique attestant de problèmes écologiques, socioéconomiques et politiques communs serait-elle le lieu d'un universel bienveillant? Comment l'écologie politique s'articule-t-elle alors à ce qu'Achille Mbembé nomme une « pensée postcoloniale »⁴⁶³ portée par le développement des études postcoloniales depuis les années 1980 ?

Cette interrogation tente de rapprocher deux ensembles de questions *a priori* distincts. D'un côté, nous trouverions une interrogation propre aux diverses pensées de l'écologie et de l'écologie politique à l'origine d'un ensemble de travaux théoriques principalement en sciences politiques, philosophie, anthropologie et plus récemment en histoire et en sociologie. D'un autre côté, le terme « postcolonial » renvoie à un courant de pensée né dans les universités nord américaines qui s'interrogent sur les modalités et configurations sociopolitiques des différentes situations coloniales, sur leurs conséquences et leurs héritages. Depuis les années 1980, un ensemble de travaux académiques a été produit à partir des disciplines des sciences humaines et principalement à partir de la littérature. En s'appuyant sur des auteurs comme Frantz Fanon, Edward Saïd, Albert Memmi ou encore Homi Bhabha, les études postcoloniales ont œuvré à remettre en cause les formes d'un « universalisme occidental » en insistant sur la possibilité d'autres histoires, d'autres épistémès et cosmologies.

Les tentatives de penser ensemble ces deux questionnements s'avèrent relativement rares et, à quelques exceptions près, se traduisent souvent par la simple extension de l'un à l'autre. Dans ces tentatives, ou bien les sociétés postcoloniales se révèlent être simplement des espaces et territoires supplémentaires sur lesquels peut s'appliquer une philosophie ou une éthique écologique construite préalablement, ou bien l'écologie est saisie comme argument supplémentaire à une critique anticoloniale sans véritablement établir de dialogue. En quoi une telle articulation serait-elle pertinente ? Quels

⁴⁶² Balandier, Georges, « La situation coloniale: approche théorique », In *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 11, Paris, Les Presses Universitaires de France, 1951, pp. 44-79.

⁴⁶³ Mbembé, Achille, « Qu'est-ce que la pensée postcoloniale ? (entretien), In *Esprit*, Paris, 2006, pp. 117-133.

seraient les apports d'une telle approche pour penser l'écologie politique ?

Afin de répondre à ces questions, je m'intéresserai au récent courant d'études littéraires appelé « postcolonial ecocriticism » - écocritique postcoloniale - qui tente de penser les problèmes écologiques dans leurs relations historiques et politiques à un monde « décolonisé ». La restitution du processus mis en place par les études littéraires pour prendre en charge les complexités de l'articulation de l'écologie et du postcolonial, nous permettra d'effectuer un retour réflexif sur la manière dont est pensée l'écologie politique aujourd'hui.

1. Naissance de l'écocritique postcoloniale

L'écocritique postcoloniale se prête particulièrement bien à notre interrogation en ce qu'elle est issue de la rencontre entre deux champs tenus pour distincts : l'écocritique et les études postcoloniales. A l'instar d'autres disciplines aux États-Unis, les études littéraires opérèrent un « tournant vert », qui se produisit au début des années 1990 donnant naissance à l'« écocritique ». Ce terme fut utilisé la première fois en 1978 par William Rueckert dans son essai « Literature and ecology : an experiment in ecocriticism »⁴⁶⁴, terme qu'il définit comme : « L'application de l'écologie et des soucis écologiques à l'étude de la littérature »⁴⁶⁵. Hormis quelques rares publications⁴⁶⁶, l'*écocritique* commença sous l'impulsion de Cheryl Glotfelty, la première professeure de littérature et d'études environnementales au début des années 1990. Œuvrant à « contribuer à une restauration environnementale, pas simplement dans [leur] temps libre, mais à l'intérieur de [leurs] capacités de professeurs de littérature »⁴⁶⁷, Glotfelty et d'autres académiques publièrent en 1996 *The ecocriticism reader*, recueil d'articles considérés comme fondateurs du champ. Qu'est-ce donc que l'écocritique ? Comment la littérature se saisit-elle de la question environnementale? « Simplement, répond Glotfelty, l'écocritique est l'étude de la relation entre la littérature et l'environnement physique »⁴⁶⁸. Elle poursuit ainsi : « [si] nous acceptons la première loi de l'écologie posée par Barry Commoner postulant que « tout est relié à tout le reste », nous devons conclure que la littérature ne flotte pas au-dessus du monde matériel dans une sorte d'éther esthétique, mais au contraire, joue un rôle dans un système mondial extrêmement complexe, dans lequel l'énergie, la matière et les idées interagissent. »⁴⁶⁹ Concrètement, à travers des textes littéraires, et principalement des textes provenant de l'Amérique du Nord, les critiques littéraires tentent de penser les différentes conceptions et relations à la nature qui y sont développées. Depuis 1996, de nombreuses publications dans ce champ ont vu le jour aux États-Unis et des

⁴⁶⁴ Republié dans Glotfelty, Cheryl & Fromm, Harold (ed), *The ecocriticism reader : landmarks in literary ecology*, London, University of Georgia Press, 1996.

⁴⁶⁵ *Ibid*, pp. XIX-XX, « the application of ecology and ecological concern to the study of literature » traduit par l'auteur.

⁴⁶⁶ Cf Waage, Frederick (ed), *Teaching environmental literature : materials, methods, resources*, New York, The Modern Language Association of America, 1985.

⁴⁶⁷ Glotfelty, Cheryl & Fromm, Harold (ed), *The ecocriticism reader...*, p. XVIII.

⁴⁶⁸ *Ibid*.

⁴⁶⁹ *Ibid*, p. XIX.

programmes universitaires d'écocritique ont été mis en place.

1.1 Critiques du postcolonial à l'écocritique

Hormis son développement tardif, l'écocritique par bien des aspects reproduit les façons dont les questions écologiques furent saisies aux États-Unis par les autres disciplines. Depuis le début des années 2000, ce courant est sujet à des critiques provenant des études postcoloniales. En premier lieu, la spécialisation de ce courant sur l'étude de textes littéraires américains enfermant la compréhension des questions écologiques dans les frontières nationales de la littérature américaine fut critiquée à travers un ensemble d'articles et livres récents tels que *Decolonizing Nature : Strategies for Conservation in a Post-colonial Era* de William Adams et Martin Mulligan (2003) et *Environmental Ethics for a Postcolonial World* de Deane Curtin (2005). Une telle approche faillit à saisir la mondialité transnationale de la crise écologique contemporaine et occulte également les liens intrinsèques entre l'histoire impériale et les concepts de la nature⁴⁷⁰.

En second lieu, la prédominance de la traduction des crises écologiques en termes de souci pour une nature vierge, pour une « wilderness » contribua à présenter ce courant comme un avatar d'un environnementalisme américain tendant à occulter les autres cosmologies, épistémès et généalogies du mouvement environnemental et à restreindre la compréhension des questions écologiques à leurs dimensions éthiques. La critique d'un nationalisme écologique américain et d'une dépolitisation des questions écologiques fut déjà formulée à l'égard de l'environnementalisme américain par Ramachandra Guha dans un article de 1992. Guha affirme que l'une des raisons pour lesquelles le mouvement environnemental américain n'a pas inscrit le penseur Lewis Mumford dans sa généalogie, privilégiant le biologiste et forestier Aldo Leopold et le naturaliste John Muir, tient précisément à l'opposition de Mumford au « nationalisme nord-américain et à son expression extrême : l'isolationnisme »⁴⁷¹.

En somme, ces critiques témoignent d'une translation de la critique postcoloniale amenée notamment par l'ouvrage *L'Orientalisme* d'Edward Saïd à la manière dont l'écologie et les philosophies environnementales sont abordées. Elles dénoncent ainsi un « orientalisme vert » qui serait à l'œuvre et tentent à leur façon de « provincialiser l'écocritique américaine »⁴⁷² reprenant l'expression de Dipesh Chakrabarty⁴⁷³.

De son côté l'écocritique formula des critiques à l'égard des études postcoloniales. Celles-ci, exclusivement préoccupées par les questions de dominations politiques et sociales, occulteraient les problèmes écologiques et surtout demeureraient prisonnières d'une approche

⁴⁷⁰ Delouhery, Elizabeth & Handley George (ed), *Postcolonial Ecologies, literatures of the environment*, New York, Oxford University Press, 2011, p. 20.

⁴⁷¹ Guha, Ramachandra, « Lewis Mumford un écologiste nord-américain oublié », In *Écologie et politique*, n°3-4, pp.116-138.

⁴⁷² Jessy Oak Taylor, « Toward Postcolonial Ecocriticism?: Avenues for Intervention on Interdisciplinary Terrain », In Anthony Vital et Hans-Georg Erney (ed), *Journal of Commonwealth and Postcolonial Studies Vols. 13.2 - 14.1 : Postcolonial Studies and Ecocriticism*, 2006-2007, p. 187.

⁴⁷³ Chakrabarty, Dipesh, *Provincialiser l'Europe, la pensée postcoloniale et la différence historique*, (trad. par Olivier Ruchet et Nicolas Vieillescazes), Paris, Editions Amsterdam, 2009.

anthropocentriste. Ces critiques d'un courant et de l'autre souffrent inéluctablement d'une abusive homogénéisation de part et d'autre. L'image d'une écocritique exclusivement préoccupée par la nature vierge et celle des études postcoloniales insoucieuses des problèmes écologiques ne permettent pas de retracer la diversité des approches existant au sein même de ces deux courants. Néanmoins ces deux extrêmes indiquent un espace au sein duquel l'écocritique postcoloniale s'insère.

1.2 Ecocritique postcoloniale

Les publications de *Caribbean literature and the environment, between nature and culture* d'Elizabeth M. DeLoughrey, Renée K. Gosson et George B. Handley en 2005, de *Postcolonial Ecologies, littérature of the environnement* en 2011 par les mêmes auteurs, celles de *Postcolonial environments* de Pablo Mukherjee en 2010 et de *Postcolonial ecocriticism* de Hugh Graham et Hellen Tiffin en 2010, marquent la naissance de ce courant. Ces livres, collections d'articles de chercheurs qui se revendiquent du courant du *postcolonial ecocriticism* comportent des études de textes littéraires d'écrivains provenant de sociétés en situation postcoloniale tels que le Nigérian Ken Saro-Wiwa, l'Indienne Arundhati Roy et le Saint-lucien Derek Walcott, et se donnent pour tâche de réfléchir à la question de l'environnement, de la gestion écologique des espaces et du rapport de ces sociétés à ces problèmes. Ce courant, bien que constitué de plusieurs académiques qui se reconnaissent plutôt dans les études postcoloniales, ne tient pas à privilégier la perspective postcoloniale à celle de l'écocritique mais bien à tenir ces deux approches en tension. Pour Pablo Murkherjee, cette articulation s'avère indispensable à la fois dans les études postcoloniales et à la fois dans l'écocritique :

« Sûrement, affirme Pablo Murkherjee, tout champ prétendant théoriser les conditions globales du colonialisme et de l'impérialisme (appelons-les études postcoloniales) ne peut que considérer l'interaction complexe des catégories environnementales telles que l'eau, la terre, l'énergie, l'habitat, la migration avec des catégories politiques ou culturelles telles que l'État, la société, les conflits, la littérature, le théâtre, les arts visuels. De même, un champ prétendant attacher de l'importance interprétative aux questions environnementales (appelons-les éco / études environnementales) doit être en mesure de retracer les coordonnées sociales, historiques et matérielles des catégories telles que les forêts, les rives, les bio-régions et des espèces »⁴⁷⁴.

2. De l'impérialisme écologique

Au-delà des critiques faites d'un courant à l'autre, les tenants de l'écocritique postcoloniale avancent une série d'arguments justifiant la nécessité d'articuler les questions écologiques à une pensée postcoloniale qui reposent essentiellement sur les relations particulières liant l'empire à l'environnement qui relèvent ici de trois ordres. Tout d'abord ces relations sont historiques. Les travaux d'historiens tels qu'Alfred Crosby dans *Ecological imperialism*, Richard Grove dans *Green imperialism*, Carolyn Merchant dans *Ecological revolution*, et mais aussi Jr Mc Neil dans *Mosquitoe empires* témoignent des

⁴⁷⁴ Mukherjee, Pablo, « Surfing the Second waves: Amitav Ghosh's Tide country », In *New Formations*, vol. 59, pp. 144-157, cité par Tiffin, Hellen & Graham, Hugh, *Postcolonial Ecocriticism...*, p. 2.

changements environnementaux engendrés dans le monde par l'expansion impériale européenne aboutissant à la création de nouveaux écosystèmes et l'institution de nouveaux rapports à l'environnement.

Ces relations sont également épistémiques. Carolyn Merchant montre comment le processus de colonisation de la Nouvelle Angleterre aux États-Unis entraîna des changements radicaux de paradigme des rapports à la terre, à la propriété, à la production et aux animaux. Ces changements radicaux ont contribué à aliéner par endroit les relations des anciens colonisés à leur environnement, à leur terre, à leur écoumène. « Pour l'autochtone, affirme Edward Saïd, l'histoire de la servitude coloniale est inaugurée par la perte de localité au profit de l'étranger; son identité géographique doit ensuite être recherchée et rétablie... En raison de la présence de l'étranger colonisateur, la terre est recouvrable d'abord que par l'imagination »⁴⁷⁵. C'est précisément dans ce travail de récupération par l'imagination que les études littéraires se révèlent d'un apport indispensable à la compréhension de l'impérialisme et des problèmes écologiques.

Enfin, ces relations entre empire et environnement peuvent être aussi d'ordre philosophique. Pour Helen Tiffin et Hugh Graham l'expression « impérialisme écologique » indique la communauté des bases philosophiques d'une rationalité à l'œuvre dans les dominations politiques sous-tendant les colonialismes, néocolonialismes et impérialismes dans les dégradations écologiques résultant de l'exploitation de ressources renouvelables. Tiffin et Graham avancent la nécessité « de reconnaître les formes de la raison instrumentale qui considèrent la nature et l'animal, [comme] autres, étant soit externes aux besoins humains, et dont on peut effectivement se dispenser, ou comme étant en service permanent à eux, et donc une ressource infiniment renouvelable »⁴⁷⁶. Ces relations philosophiques pour Tiffin et Graham trouvent deux autres itérations. Elles se déclinent d'une part sous le terme de *biocolonisation* comprenant l'exploitation disproportionnée des ressources du tiers-monde, l'expérimentation génétique et biotechnologique dans les pays pauvres et les vols de plantes indigènes pour fabriquer des médicaments à destination des pays riches. D'autre part cette rationalité serait également à l'œuvre à travers les manifestations d'un « racisme environnemental » défini par le philosophe américain de l'environnement Deane Curtin comme « la connexion, en théorie et en pratique, de la race et de l'environnement où l'oppression de l'un est connecté, et soutenu par l'oppression de l'autre »⁴⁷⁷. Pour exemple, le mouvement de justice internationale aux États-Unis fit état dès 1991 d'une discrimination des populations noires, indiennes américaines et sud américaines vis-à-vis de l'exposition à des sites et décharges toxiques potentiellement dangereux pour la santé.

Ces relations historiques, épistémiques et philosophiques entre empire et environnement témoignent avant tout d'une intimité entre les processus politiques sociaux des dominations coloniales et postcoloniales et les

questions de préservation écologiques de l'environnement. C'est précisément cette intimité qui perdure encore en dépit des processus de décolonisation et qui justifie l'effort revendiqué par l'écocritique postcoloniale de tenir ensemble la pensée postcoloniale et l'écologie.

3. De l'écocritique postcoloniale à l'écologie postcoloniale

Cette présentation de la genèse et de la démarche de l'écocritique postcoloniale montre que la discipline de la littérature est aussi un lieu où se posent les questions qui traversent l'écologie politique. C'est dans cette perspective qu'Alain Suberchicot fonde l'espoir qu'à travers les littératures de l'environnement et des savoirs écologiques, « l'art du langage sera d'un apport déterminant pour construire autrement ce qui a besoin d'être reconstruit »⁴⁷⁸. Si les études littéraires se saisirent tardivement des questions écologiques, il me semble qu'ici, à travers l'écocritique postcoloniale elles ont une longueur d'avance dont pourrait bénéficier l'écologie politique.

Puisque ce colloque est également le lieu d'une interrogation sur l'inscription disciplinaire de l'écologie politique dans les sciences sociales, l'exemple de l'écocritique postcoloniale nous conduit à ne pas occulter les questions et les critiques portées à ces mêmes sciences sociales par le tournant postcolonial des années 1980. Loin de réduire l'écologie aux faits impériaux et coloniaux, l'écocritique postcoloniale incite au contraire à enrichir la pensée d'une écologie politique. L'enjeu d'une telle articulation est au moins double. Il s'agit d'une part de penser les possibilités d'appréhender les spécificités des faits sociaux et politiques associés aux questions environnementales dans les nombreux pays anciennement colonisés. Il s'agit d'autre part de penser l'inscription des réflexions amenées par l'écologie politique sur la scène d'un monde « décolonisé » parcouru par les spectres des empires coloniaux européens. En effet, si l'une des particularités des questions écologiques est précisément leurs désinvolture pour les frontières nationales et étatiques alors toute écologie politique ne peut se passer d'une réflexion sur les situations postcoloniales dans le monde. Aussi le courant de l'écocritique postcoloniale invite-t-il l'écologie politique à prendre en charge la pensée postcoloniale, non pas comme un geste de bonne volonté afin de comprendre l'Autre, sa culture, ses cosmologies et ses épistémès, mais plutôt en tant que démarche indispensable à la saisie de la singularité de l'inscription mondiale de la crise écologique.

⁴⁷⁵ Edward Saïd, *Culture and imperialism*, New York, Vintage, 1994, p. 77, (traduit par l'auteur), (cité par Deloughrey et Graham, *op.cit.*, p. 3).

⁴⁷⁶ Tiffin, Helen & Graham, Hugh, *Postcolonial Ecocriticism*, ..., p. 4.

⁴⁷⁷ Deane Curtin, *Environmental ethics for a postcolonial world*, Lanham, Md Rowaman & Littlefield, 2005, p. 145. (cité par Tiffin et Graham, *op.cit.*, p.4).

⁴⁷⁸ Suberchicot, Alain, *Littérature et environnement, Pour une écocritique comparée*, Paris, Editions Champions, 2012.